LA CARICATURE ANTI-NAPOLEONIENNE ESPAGNOLE

par

Claudette DEROZIER
Université de Franche-Comté

Entre 1804 et 1014, la caricature européenne orchestrée par la caricature anglaise alors en plein essor n'a eu qu'un seul but : abattre Napoléon. L'abattre non par les armes, sur les champs de bataille où il triomphait encore trop souvent, mais par la calomnie. Cette entreprise sans précédent dans son acharnement à détruire une réputation, a réussi en utilisant des moyens largement exploités par la suite dans notre histoire : ceux de la propagande, de la propagande politique. Le 7 avril 1814, le journal **El Conciso** dresse un bilan de la situation à la veille du retour de Ferdinand VIl, et rend hommage à la caricature espagnole : *"Le sarcasme, l'invective, l'ironie et le ridicule ont été les armes qui ont blessé et blesseront le plus le coeur du Corse vaniteux. Bonaparte riait à la lecture d'expressions telles que barbare, monstre, sanguinaire, despote, tyran, etc. qu'on lui attribuait, quand il les trouvait dans un discours grave et sublime ; mais son amour-propre était au supplice quand un sarcasme subtil ou une ironie méprisante s'en prenait à lui pour le ridiculiser aux yeux du public. Ce genre de guerre a fait beaucoup de mal au Corse,* ***car c'est ainsi qu'on a maintenu, inspiré et accru la haine contre lui*** [1] *et contre tous ses satellites. Les caricatures aidèrent considérablement aussi à répandre ce mépris et cette haine au début de notre sainte insurrection ; et bien qu'actuellement elles ne soient pas aussi nécessaires, nous croyons que ce serait encore rendre service au peuple que de se consacrer à ce genre d'attaques contre Joseph, contre Bonaparte et toute sa dynastie d'intrus qui occupent encore aujourd'hui de nombreux trônes usurpés en Europe".* Caricature de combat dont l'efficacité est immédiate et le programme à court terme : il faut faire vite, le temps presse ; intervention ponctuelle qui doit cesser avec la cause qui l'a suscitée. La chute de Napoléon devait donc entraîner la disparition de cette caricature ; et c'est bien ce qui se passa en Espagne. Le conseil prudent de l'éditorialiste du journal **El Conciso** qui pense que cette campagne de dénigrement devrait se poursuivre même après l'échec du tyran en Espagne montre bien à travers le voeu qu'il formule, que la caricature de combat est une branche de la caricature politique, mais qu'elle obéit à des lois différentes et que son contenu et son langage sont spécifiques. En 1809, alors que

Napoléon a relancé lui-même la campagne d'Espagne et qu'il triomphe sur tous les fronts de la Péninsule, nous lisons sous la plume de l'éditorialiste du Journal **Linterna Mágica o Semanario fisonómico para conocer bien al Emperador de los Franceses y su honrada familia** (N° 3, p. 23): *"C'est avec la satire et le mépris qu'on viendra à bout de son orgueil et de sa pétulance, qu'on maintiendra le peuple espagnol dans la juste haine qu'il doit nourrir toujours contre une conduite aussi criminelle, enfin, qu'on l'entraînera à mépriser et regarder avec horreur une semblable famille... Grâce à la satire enfin, nous leur ferons la guerre que nous n'avons pas pu leur faire par la force des armes, et nous stimulerons toujours notre patriotisme"* [1]. Nous soulignons dans cette déclaration passionnée un adverbe répété : toujours... Cet adverbe nous donne la clé de cette satire sans merci : maintenir, attiser la haine contre Napoléon et son clan pour que la tension insurrectionnelle des premiers mois de l'invasion ne baisse pas ; faire en sorte que la flambée de patriotisme du 2 mai 1808 ne s'éteigne pas sous les flatteuses promesses de la propagande napoléonienne. C'est à ce but que s'adonne totalement la caricature.

Pour montrer, enfin, l'originalité de la caricature anti-napoléonienne espagnole, il nous suffit de jeter un coup d'oeil sur les statistiques établies par A.M. Broadley [2]. Nous constatons d'après cet index que les pays d'Europe sous contrôle napoléonien connaissent une explosion de la caricature à partir de 1813 alors que se relâche l'étreinte du tyran. Contrairement à ce mouvement général, l'Espagne et la Russie nous révèlent des proportions totalement inversées : pour la Russie, la balance s'équilibre entre 1812 et 1813 (25/25) ; la campagne de Russie fait naître au cours de l'année 1812 une caricature de circonstance inexistante en 1814 lorsque le danger est écarté. Pour l'Espagne, les chiffres sont encore plus éloquents ; les années 1808-1809 voient la parution d'un très grand nombre de caricatures alors que la production baisse considérablement par la suite ; en 1813-1814 c'est le silence, l'ennemi est hors des frontières et le "Désiré" se prépare à revenir occuper le trône de ses aïeux. L'Espagne cesse donc de produire des caricatures au moment même où l'estampe satirique anti-napoléonienne triomphe en Europe ; l'Angleterre arrive en tête avec 336 pièces pour 1814, la France en publie 281. *"On le voit, la caricature espagnole n'est donc pas exactement de même nature que celle de l'Europe sous domination française. Elle est réellement, en Espagne, une gravure militante, une véritable "imagerie de combat"* " [3]. Et il se peut aussi que Napoléon n'en eut pas été l'enjeu principal. S'adressant au plus grand nombre, son langage est nécessairement simple, voire même grossier et, pour être plus efficace, profondément ancré dans les archétypes ancestraux, les préjugés raciaux, d'où sa spécificité, signe de faiblesse pour les uns, d'originalité pour les autres.

Ainsi délimitée dans le temps, la caricature anti-napoléonienne espagnole n'est-elle qu'une flambée de colère destructrice ? *"La caricature donc,* conclut M. Jouve, *si*

elle déforme par définition, informe par vocation" [4]. Elle est en rapport immédiat avec l'actualité dont elle naît mais qu'elle infléchit dans un sens : elle manipule l'information, déforme l'apparente réalité "mensongère" pour en faire apparaître une autre qui est la vérité. Napoléon est un traître, un être vil, donc il faut le chasser ; mais au profit de qui ? Dans cette caricature de combat, l'ennemi est désigné clairement et mis au pilori, mais le bénéficiaire est rarement avoué ou présenté ; on le devine : il va de soi. C'est néanmoins un peu trop simple ; en effet, attaquer Napoléon ce n'est pas inévitablement restaurer Ferdinand VII. N'y a-t-il pas dans cette propagande anti-napoléonienne un non-dit au moins aussi important que le message claironné à grand bruit ? La caricature espagnole de cette période montre bien que tout en clamant à l'unisson contre Napoléon, tout en le dénigrant autant que la caricature anglaise, elle plaide pour autre chose ou tout simplement, elle sert, à son insu peut-être, un idéal politique que la restauration du roi "Désiré" fait triompher. Que véhiculent donc les caricatures anti-napoléoniennes pendant la Guerre d'Indépendance ? Sont-elles le support d'une idéologie non exprimée mais implicite, et laquelle ? C'est à travers ces questions que nous interrogerons à nouveau ces caricatures dont le contenu ainsi éclairé s'apparente de très près à celui de la gravure allégorique et apologétique de la même période. Le fait que la frontière entre caricature et allégorie soit difficile à établir [5] révèle non seulement les liens linguistiques mais aussi la parenté idéologique qui existent entre ces deux formes graphiques de la propagande politique. Une étude trop formelle à l'origine ne nous avait pas permis d'envisager ces deux genres comme les manifestations complémentaires d'une même intention.

Parmi les nombreuses approches et tentatives d'explication de ce qu'est une idéologie, celle de Monsieur Rodinson en souligne le caractère manichéen ; toute idéologie postule *"la dévalorisation de toutes les luttes autres que celles où l'on est engagé"*, autrement dit : idéalisation du groupe propre et "diabolisation" de l'adversaire [6]. Partant de là, la caricature napoléonienne espagnole et le portrait royal apologétique constituent les structures d'une idéologie portée, comme toutes les idéologies militantes, par une propagande politique plus ou moins ouvertement développée. Or, la caractéristique de la propagande politique efficace c'est d'être accessible immédiatement au plus grand nombre, donc d'être fondée sur quelques slogans simples répétés inlassablement. *"La préoccupation constante des propagandistes hitlériens*, écrit J.M. Domenach, *a été de faire gros: "Toute propagande, lit-on dans* ***Mein Kampf****, doit établir son niveau intellectuel d'après la capacité de compréhension du plus borné parmi ceux auxquels elle s'adresse. Son niveau intellectuel sera donc d'autant plus bas que la masse d'hommes à convaincre sera plus grande". D'où l'ironie lourde, la raillerie cynique, les injures qui caractérisent l'éloquence hitlérienne"* [7]. Si nous nous limitons à la caricature anti-joséphine qui a fleuri en Espagne dès 1808,

surtout pendant la première année de l'invasion, nous constatons que l'image du roi intrus s'appuie sur des mensonges grossiers qu'un simple regard objectif pouvait dissiper, mais la force de l'image diffusée par la gravure ou la littérature satiriques était telle qu'elle se substituait à la réalité. Jusqu'où peut aller cette substitution ? *"Jusqu'à quel point* , s'interroge J.M. Domenach, *la propagande tronquant, truquant et inventant les faits, peut-elle se substituer à la réalité ?"* [8]. N'est-il pas vrai que le portrait infâmant du roi Joseph était d'autant plus probant que peu d'Espagnols avaient eu l'occasion d'en voir le modèle vivant grandeur nature ? Si, au temps de la télévision, la calomnie peut encore triompher en s'appuyant sur des inventions purement gratuites facilement vérifiables, comment ne l'aurait-elle pas fait à l'époque où le témoignage visuel, en ce qui concerne les grands personnages, était médiatisé par l'art et ses artifices ?

Le malheureux Joseph, dont le portrait éphémère peint par Goya dans l'**Allégorie de la ville de Madrid** fut effacé [9] , sera envers et contre tout, borgne et ivrogne invétéré... *"Ce borgne Pepe la Bouteille qui avait deux très beaux yeux et qui ne goûta jamais de vin"* commente Mariano José de Larra dans un essai publié en 1832 [10]. Y avait-il donc danger pour que la caricature se déchaînât à ce point contre le roi Joseph [11] ? Intrus, imposteur... certes. Mais, qu'était devenue l'ex-famille régnante ? Tous les membres de la famille royale avaient quitté Madrid, puis l'Espagne de leur plein gré ; Napoléon les attendait en France, à Bayonne, pour leur arracher une abdication. Trahison évidente d'un côté, mais de l'autre d'insignes faiblesses qu'il fallait occulter à tout prix. L'entreprise n'était pas difficile ; vu de loin, le "guet-apens" de Bayonne devenait le combat manichéen du démon et de l'ange [12]... Provisoirement, l'ange succombe, mais le triomphe du démon ne peut être que de courte durée. N'est-ce pas déjà vaticiner la chute prochaine du tyran ? Tout concourt à l'effet recherché : l'alliance du Diable et de Napoléon [13] purifie l'image altérable du roi désormais prisonnier. Mieux encore que les portraits flatteurs, des couplets dithyrambiques chantent les louanges du roi "Désiré" : *"Je compare le souvenir du roi Ferdinand / à l'odeur des roses / au mois de mai. / Sa beauté n'a d'égal / que l'arc en ciel / qui nous salue..."* [14], ou encore : *"Portrait séduisant / du roi le plus infortuné et le plus aimé / ; où peut-il être maintenant / Hélas ! caché à nos yeux / son beau modèle que nous avons perdu ? / Qui a pu te ravir / impunément ce sourire aimable / que tu avais coutume d'arborer / te laissant à l'avenir/ plongé dans des larmes douloureuses et amères ? / ...etc."* [15]. N'est-il comparé à Apollon dans une autre composition : *"Triomphe valeureux Apollon / puisque l'amour t'y invite..."* [16]. Face à l'effigie grotesque du roi de la farce, à l'intrus Joseph Bonaparte que la caricature stigmatisait, allait donc se dresser ce roi idéal et idéalisé, ce monarque légitime et bien aimé, Ferdinand VII. En effet, cette opération n'offre pas un développement simultané des deux phases antithétiques signalées ; bien que la datation des pièces sur lesquelles nous nous fondons soit approximative, de toute évidence,

les attributs du portrait caricatural du roi Joseph constituent, dès 1808, un vocabulaire fondamental original et riche à l'infini dans lequel vont puiser les caricaturistes espagnols ; en 1814, alors que le roi Joseph a quitté définitivement l'Espagne, une caricature montre "Le mémorable voyage maritime, jamais vu ni imaginé, du roi de Coeur et de la Bouteille, Don Joseph Napoléon (alias le Cornichon) à l'île d'Elbe, pour consoler son frère l'Empereur des Français dans le grand malheur de la perte de son empire français si renommé" [17]. En revanche, bien que les portraits apologétiques de Ferdinand ne soient pas davantage datés, le vocabulaire allégorique dont ils font usage, notamment l'image du lion terrassant l'aigle, les place en marge du temps et du combat réel ; et c'est grâce à la caricature qu'ils entrent dans l'histoire. Très habilement, le roi absent qui se morfond à Valençay devient l'artisan de la future victoire. Mais il faut bien en convenir, l'ombre de ce paladin n'a pris corps que dans le feu de l'enfer nourri par Napoléon. Joseph le ridicule, dont la dynastie "napoléonique" se réduit à lui-même dans l'énumération suivante : *"1. Joseph Personne, 2. Pepe Bouteilles, 3.Joseph Baril, 4. Pepe Tonneau, 5. Joseph le Philosophe, 6. Pepe le Borgne, 7. Joseph le Prédicateur, 8. Joseph le Chauve"* [18], à laquelle on peut ajouter encore : *"Le roi Cornichon, le roi de Coeur, et ... Pepe Hémorroïdes"* [19], le roi Joseph, l'anti-roi, draine la haine des Espagnols dont la source est autant dans un patriotisme bien légitime que dans un idéal monarchiste intransigeant. Le roi est d'essence quasi divine et toute imposture est un sacrilège. Godoy contre lequel la caricature n'osa s'élever ouvertement [20] a préparé les Espagnols à l'explosion satirique de 1808. Que reproche-t-on à Joseph ? Sa vile extraction. C'est le point fort de la propagande anti-napoléonienne en Espagne, alors que ce slogan est absent de la caricature anglaise de même contenu. Certaines estampes anglaises sont même tout à fait irrévérencieuses à l'égard de la famille royale espagnole dont la dégénérescence est étalée aux yeux de toute l'Europe mais aussi des Espagnols. Dès le mois de juillet 1808, deux éditeurs londoniens publient chacun une caricature, dont une de Rowlandson, qui ridiculise les rois d'Espagne [21] ; il y a donc bien un certain risque à ne pas occuper le territoire des railleurs. La caricature anti-Joséphine y pourvoit ; elle jette un voile sur les frasques de la famille royale à Bayonne en mettant sur la sellette l'infortuné Joseph.

Les thèmes développés dans cette caricature, outre la tare de l'ivrognerie et de ses séquelles : le jeu et la paresse, et peut-être la disgrâce physique dont on l'affligeait, qui lui valait le surnom de "Borgne" [22], se résumaient à son origine sociale. Tous les petits métiers exercés généralement par des étrangers, mais surtout des Français [23], avaient fait vivre, naguère, la famille impériale... Les Espagnols avaient choisi dans la gamme des métiers vulgaires ceux dont aucun d'entre eux n'aurait voulu, ceux des parias réservés à la caste des sans-patrie [24]. Ces rois que Napoléon place sur les trônes d'Europe n'ont même pas une identité... Ont-ils droit à

l'existence ? Tous les préjugés racistes alimentent cette satire. La haine qu'avait pu inspirer le "Choricero", Godoy le marchand de cochons, puisait son ferment dans la roture du favori mais on lui reconnaissait cependant un état, une dimension humaine. Que dire de ces fantoches sans existence, ces Joseph, ces Jérôme, qui prétendent gouverner des peuples ? Et c'est précisément cette absence d'identité qui a valu au roi Joseph les multiples métamorphoses dont il a été l'objet. Tout était possible face à un "rien". Joseph était tout ce bric-à-brac d'images et rien d'autre. N'était-ce pas plus pernicieux que les personnifications, même infâmantes, répandues par la caricature anglaise ? Si le génie de la langue aidait les Espagnols dans cette constante création verbale qui est à l'origine des caricatures anti-Joséphines[25], un autre facteur, politique, les y poussait : celui du caractère sacré de la monarchie. Le roi échappe au jugement de ses sujets ; symbole et miroir de vertus, il l'est par essence. Son portrait est une présence; donc toute représentation royale fondée sur l'éclatement est la négation même de la monarchie : un miroir brisé n'est qu'un amas de tessons. Cette conception de la monarchie de droit divin pouvait-elle s'accorder avec celle que les libéraux de Cadix étaient en train de mettre au point à travers la nouvelle Constitution ? Les libéraux cantonnés dans Cadix cernée refusent de voir le fossé qui se creuse et ils croiront ou feindront de croire, jusqu'en avril 1814 que Ferdinand sera le premier roi constitutionnel d'Espagne[26]. Les absolutistes, quant à eux, ne se trompent pas et ils pensent bien détourner à leur profit cette unanimité faite contre l'envahisseur, parce qu'elle est nourrie de croyances archaïques que l'absence de propagande idéologique libérale favorisait. Les libéraux se laissaient bercer par les séductions du caractère unitaire de la campagne anti-napoléonienne, et les absolutistes savaient, de toute évidence, que la récolte serait pour eux, même s'ils n'avaient pas été les seuls à semer.

Dans le combat que mènent les Espagnols jusqu'en 1814, il est difficile de dire qu'ils servent ou obéissent à une idéologie déterminée ; ils se battent au nom de quelques croyances, le roi et la religion, qui se confondent dans le patriotisme. Ce n'est qu'avec le retour de Ferdinand VII que brusquement entrent en conflit la monarchie absolutiste et la Constitution votée à Cadix en 1812 ; d'un côté, la tradition monarchique, de l'autre, un libéralisme naissant mal connu à cause de l'état de guerre qui règne dans le pays. L'antinomie radicale de ces deux systèmes de gouvernement n'éclate qu'aux premiers jours du règne de Ferdinand VII. La rupture est brutale et c'est à la lumière de la Restauration que l'on juge les années de guerre qui précèdent, faisant apparaître sous les professions de foi patriotiques les orientations d'une idéologie absolutiste. Cet éclairage révélateur fait sortir de l'ombre propice à toutes les confusions, tous les amalgames, les intérêts majeurs qui ont dominé la Guerre d'Indépendance espagnole ; c'est à cette lumière qu'il faut regarder les caricatures anti-napoléoniennes de cette période.

NOTES

1 et 1' : c'est nous qui soulignons.

2. Napoleon in caricature. 1795-1821, London, 1911, 2 vol. Voir également Cl. Dérozier, La Guerre d'Indépendance espagnole à travers l'estampe. 1808-1814, Thèse, Université de Lille, 1976, vol. 2, p. 798.

3. Cl. Dérozier, op.cit., vol. 2, p. 799.

4. M. Jouve, L'âge d'or de la caricature anglaise, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1983, p. 62.

5. Cl. Dérozier, op.cit., vol. 2, p. 726.

6. Encyclopaedia Universalis, vol. 8, p. 719. Nous renvoyons également à ce sujet, à la communication de Luis Roura.

7. J.M. Domenach, La propagande politique, Presses Universitaires de France, col. Que Sais-Je ?, N° 448, p. 54.

8. Ibid., p. 91.

9. Cl. Dérozier, op.cit., vol. 2, p. 748, note 3.

10. "El casarse pronto y mal", in Artículos de Costumbres, Madrid, Espasa-Calpe, Antología dispuesta y prologada por Azorín, col. Austral, N° 306, p. 17. Cet article parut le 30 novembre 1832 dans El Pobrecito hablador.

11. On a tendance à croire que le patriotisme a poussé tous les Espagnols à lutter contre Napoléon ; les appels réitérés de la Junte Centrale Suprême du Royaume nous en dissuadent : "... *de septembre 1808 à janvier 1810, elle ne cesse de lancer des appels aux provinces pour les inviter à s'unir à l'effort commun. Les levées deviennent vite impopulaires et, étant donné le grand nombre des exemptions et des dispenses de tous ordres, elles restent insuffisantes. De plus, les désertions se multiplient. La Junte Centrale, puis le Conseil de Régence, doivent prendre des mesures pour punir les coupables et les inciter à faire amende honorable en réintégrant leurs unités*". Cl. Dérozier, op.cit., vol. 2, p. 775. Voir également note 1, p. 775-776.

12. Ibid., p. 756. Dans cette estampe, Ferdinand-Abel affronte le frère ennemi Cain-Napoléon : *"Orgueilleux Lucifer, frère ennemi, pourquoi, fourbe, avec le poison de ta jalousie, poussé par une crainte infernale et une haine inhumaine, l'emmènes-tu sur tes terres de perfidie ?"*

13. "Nap and his friends in their glory", gravure de Rowlandson publiée par R. Ackermann le 1er octobre 1813 (Ibid., p. 588). Mais retenons également le thème de la bête de l'Apocalypse développé dans plusieurs caricatures : "Prophecy Explained" (Ibid., p. 541), "The Beast as described in the Revelation" (Ibid., p. 543).

14. Cl. Dérozier, op.cit., vol. 2, p. 789.

15. Ibid., p. 754.

16. Ibid., p. 762.

17. Ibid., p. 609.

18. Ibid., p. 599.

19. Ibid., p. 600.

20. Ibid., p. 785-789.

21. "Billingsgate at Bayonne or the imperial dinner", gravure de Rowlandson publiée par R. Ackermann, le 10 juillet 1808.
"The ghosts of the old kings of Spain appearing to their degenerate posterity", gravure de Ansell publiée par Walker, en juillet 1808. Voir Cl. Dérozier, op.cit., vol. 2, p. 548-551.

22. Au sujet de l'origine de ce défaut, peut-on avancer l'hypothèse - crédible en français, beaucoup moins en espagnol - que l'ivrogne ou "pochard" est souvent représenté avec un oeil "poché", voire "borgne" ? Cette image en espagnol ne s'expliquerait alors que par le biais d'une traduction. Ajoutons à ceci que toutes les infirmités dont le nom commence par un B (boiteux, borgne, bigleux,...) valent à ceux qui en sont affligés la réputation de sorciers. Cf. Dictionnaire du Diable et de la Démonologie, p. 32, col. Marabout Université).

23. Cl. Dérozier, op.cit., vol. 2, p. 791 et suiv.

24. Au sujet de ces métiers "infamants"... Ne le sont-ils pas aussi parce qu'ils sont liés ou associés à la sorcellerie ? Ce sont les métiers du "diable" (chaudrons, ciseaux, couteaux sont les emblèmes des sorcières - Voir les Caprices de Goya) ; ce sont donc des métiers indignes d'un Chrétien et, bien sûr, à fortiori, d'un Espagnol. Métiers de mécréants. Nous retrouvons encore, en sourdine, le thème de l'athéisme de Napoléon, athéisme hérité de la Révolution française même si l'Empire avait, depuis, sérieusement nuancé cela.

25. Ibid., p. 803.

26. Ibid., p. 1011 et suiv.

***